

**Bill Blaikie**

**Congrès 2006**

**Caucus foi et justice sociale**

Lors d'un discours prononcé à Toronto à l'automne 2002 durant un débat organisé dans le cadre de la course à la direction du NPD, j'ai mentionné l'« évangile social » comme étant une des traditions qui inspirent et éclairent le NPD. Dans la période de questions qui a suivi, j'ai été interpellé par une participante qui soutenait que l'« évangile » était un concept chrétien et qu'en utilisant ce mot, je pratiquais une forme d'impérialisme chrétien qui excluait de la conversation les non-chrétiens.

Que l'on considère cette intervention comme une réaction excessive à la description objective d'un des piliers initiaux du parti ou comme un brillant trait de sensibilité multiculturelle, elle a soulevé chez moi une importante question. Comment ceux d'entre nous qui se considèrent inspirés par la tradition de l'évangile social parlent-ils d'eux-mêmes et de ce à quoi ils croient, en ce contexte canadien de XXI<sup>e</sup> siècle caractérisé par le sécularisme, le pluralisme, une fréquente susceptibilité sur tout ce qui est chrétien et une sensibilité généralisée sur le rôle de la religion dans la sphère politique.

Quelle que soit la façon dont nous décidons actuellement de nous adresser à la société actuelle sous le jour de l'évangile social, il est historiquement incontestable que l'action de la gauche politique au Canada a été éclairée et continue d'être éclairée par ce qu'on appelle l'évangile social. La chose a d'ailleurs été récemment réaffirmée par le professeur Ian McKay, de l'Université Queens, dans un nouveau livre. Dans un chapitre de *Rebels, Reds, and Radicals* consacré à la « redéfinition de la gauche » au Canada, il cite l'éveil spirituel et l'évangile social comme une des diverses voies menant à la politique de gauche au Canada.

Le professeur McKay évoque le malaise que ressentent de nombreux membres de la gauche séculière lorsqu'ils sont confrontés au fait « qu'au Canada de nombreux gauchistes sont des croyants, dont la résistance au capitalisme est ancrée dans des valeurs religieuses ».

À une époque où, au nord comme au sud du 49<sup>e</sup> parallèle, la religion est fortement caractérisée dans l'arène politique comme une force conservatrice, il faut à la fois diversifier le visage de la religion dans la sphère politique et se réapproprié un territoire autrefois perçu comme un lieu d'intervention commun pour la religion et pour la gauche. Il est nécessaire de rappeler au public qu'il existe des perspectives progressistes éclairées par la foi sur les enjeux qui,

malheureusement, sont généralement perçus comme l'objet d'un débat entre foi et anti-foi.

En fait, ce qui se produit réellement, c'est souvent un débat entre des Canadiens d'une même foi et/ou un débat entre des communautés de foi conservatrices et un libéralisme séculier qui tire partiellement ses valeurs de l'héritage judéo-chrétien du Canada.

À mes yeux, il est dommage que la religion soit caricaturée comme étant étroitement focalisée sur quelques enjeux seulement, ou qu'on en vienne à considérer la « foi » ou les « arguments religieux » comme inadmissibles dans le discours public sur les politiques publiques. Les questions de paix et de guerre, l'économie et l'environnement sont aussi des enjeux qu'il faut éclairer à la lumière de la foi. Cela dit, il y a des façons appropriées et inappropriées de prendre la parole dans l'arène publique d'une manière explicitement éclairée par la foi.

Pour les croyants et les non-croyants, le défi à relever est de distinguer les façons appropriées d'intervenir, et de s'entendre à ce sujet. Écarter un point de vue pour la simple raison qu'il est « religieux » équivaut à jeter le bébé avec l'eau du bain. La réponse ne se trouve pas non plus dans le fondamentalisme séculier.

D'après moi, si la gauche a eu tant de succès au Canada (en accédant au pouvoir ou en influençant les gouvernements), c'est parce que les Canadiens ont souvent perçu, dans les propos de la gauche, l'expression pratique de ce qu'ils trouvaient dans leurs textes sacrés et les enseignements de leur église. Cette résonance peut avoir plus de difficulté à percer dans le contexte actuel, mais la gauche religieuse, et même le centre religieux, ne doivent pas laisser l'arène publique se transformer en une foire d'empoigne dominée par les fondamentalistes séculiers et la droite religieuse.

L'économie est un enjeu moral. C'était réellement là la signification de l'évangile social, et cela le demeurera peu importe la nouvelle forme qu'il pourrait prendre. L'économie est tout autant un enjeu moral que les questions que l'on distingue quelquefois comme étant des « enjeux moraux » qui, dit-on, relèvent de la conscience. L'évangile social nous enseigne que l'existence d'un ordre économique mondial (entendre ici l'OMC) qui ne reconnaît même pas, et encore moins applique, des normes de travail fondamentales, tout en protégeant les intérêts des puissants investisseurs privés, représente un enjeu moral et devrait être une question de conscience nationale lorsque le Canada prend la parole à de telles tribunes.

Les inquisiteurs de l'OMC jettent l'anathème sur un trop grand nombre de lois et de règlements – tant existants que potentiels – à portée sociale et environnementale, sous prétexte que ces mesures, qu'ils appellent barrières non tarifaires, entravent le marché.

À mon avis, la façon dont le marché est passé du statut de faux dieu parmi d'autres dans le panthéon politique humain à celui du faux dieu unique de l'après-guerre froide et de l'ère du libre-échange, comme si le marché existait hors de notre obéissance collective, équivaut ni plus ni moins à de l'idolâtrie. C'est notre fétiche. La nature même de l'idolâtrie consiste à attribuer un statut ou des pouvoirs de quasi-dieu à quelque chose, et d'oublier ensuite que ces pouvoirs ne sont pas indépendants ou objectifs mais dérivent de l'importance que nous leurs accordons nous-mêmes.

Quand nous considérons le marché comme une entité qui n'est pas une création humaine que l'on peut changer, modifier ou même remplacer au besoin, nous oublions que nous avons nous-mêmes créé ce veau d'or.

L'évangile social au XXI<sup>e</sup> siècle fait face à un triple défi : le fondamentalisme religieux, le fondamentalisme du marché et le fondamentalisme séculier. Ce défi se décline en différentes combinaisons, dont toutes posent des problèmes. Les fondamentalistes religieux, souvent alliés aux fondamentalistes du marché (même si les écritures sacrées abondent de passages qui devraient les rendre méfiants du marché), n'apprécient pas l'évangile social, soit parce que leur vraie religion réside dans le marché, soit parce qu'ils se méfient de toutes conclusions émanant d'une théologie qui est souvent, mais pas toujours, plus libérale que la leur.

Les fondamentalistes séculiers peuvent dénoncer ou critiquer le marché, mais dans l'un et l'autre cas, en raison de leur sécularisme à tout crin ou de leur dégoût pour la religion de droite, ils souhaitent interdire toute religion de l'arène publique.

Le discours religieux dans l'arène publique, et particulièrement le discours chrétien qui s'apparente à une plainte ou à un appel au retour à la chrétienté, est le type de discours religieux qui incite certaines personnes à vouloir le bannir de l'espace public. Si ce discours a une apparence d'autoritarisme ou de jugement, une attitude qu'on associe à la chrétienté, il va alors à l'encontre non seulement du caractère privé de la religion, mais aussi de la réalité du pluralisme religieux et du fait que, pour des raisons que l'on suppose bonnes, Dieu a permis à la chrétienté d'expirer.

Les chrétiens ayant une conscience post-chrétienté et les Canadiens d'autres fois ont une œuvre commune à bâtir, soit donner une nouvelle assise aux voix chrétiennes et aux autres voix religieuses dans le royaume public, non pas en retournant vers une ère révolue, mais bien en se dirigeant vers un contexte post-chrétienté et post-privatisation où l'argument religieux est considéré avec sérieux dans le discours public, et où on laisse la parole religieuse enrichir le discours public.

Il y aura toujours un rôle à jouer pour les croyants qui, peu importe leur foi, s'inspirent de leurs traditions prophétiques pour inciter les dirigeants de leur époque à pratiquer la justice, à aimer la bonté et la clémence et à jauger leurs choix politiques non pas à l'aune de l'aide qu'ils apportent aux riches et aux déjà puissants, mais bien selon la façon dont ils aident les affamés, les démunis, les vulnérables, les marginalisés et l'environnement où devront vivre les générations futures.

Comme l'écrit le rabbin Michael Lerner dans son récent ouvrage *The Left Hand of God*, où il souhaite encourager l'émergence en Amérique d'un réseau de progressistes spirituels qui revitalisera la gauche, il est nécessaire de remettre en question l'alliance impie entre la droite politique et la droite religieuse. La chose est nécessaire non seulement en principe, dans l'intérêt de la vérité, mais aussi en pratique pour de bonnes raisons tactiques. À cette fin, il faut remettre en cause la religiophobie de la gauche et la théologie malavisée de la droite.

Dans le contexte canadien, les Canadiens ordinaires qui ont une sensibilité religieuse ou spirituelle doivent réapprendre que la gauche politique est un lieu qui respecte et partage leur sentiment d'appartenance à une réalité plus vaste et, sur le plan éthique, plus stimulante et plus enrichissante que ce que peut leur offrir le capitalisme de grande consommation.

Il est certes ironique de constater que la droite religieuse offre un refuge contre le non-sens de cette même société de marché dont elle se fait le champion, mais cela n'est pas moins ironique que l'occasionnelle incapacité, pour la gauche, de concevoir une politique du sens qui puisse réussir à combler ce vide.

Je souhaite que cet événement amorce un processus par lequel les néo-démocrates qui viennent à la politique par la foi trouveront un lieu où ils pourront échanger entre eux, échanger avec le parti et écouter les membres qui ont des réserves ou des réticences à l'égard d'un tel dialogue. En bout de piste, nous devons emprunter cette voie si nous souhaitons réellement et intelligemment embrasser le XXI<sup>e</sup> siècle, où le sort du monde pourrait fort bien reposer sur le resserrement des liens entre les fois ainsi qu'entre les communautés de foi et le monde.

La voix prophétique n'est pas toujours bienvenue lorsqu'elle conteste les divers fondamentalismes, ou les idoles du temps, mais il est essentiel de défendre la perspective prophétique comme un des très importants canaux de communication empruntés par Dieu pour parler à l'humanité.